

JAFRA

Résumé de la soirée sur le thème de

« l'Autre »

Échange en groupes de deux sur différentes phrases portant sur le thème de l'Autre :

L'autre, c'est moi

Je est un autre

L'enfer, c'est les Autres

Lorsque l'on a chanté la musique de l'Autre, on ne peut plus le tuer

Le Christianisme est la religion de l'Autre

Chaque groupe de deux réfléchi au sens de cette phrase et à ce qu'elle lui évoque.

Puis chaque groupe doit faire deviner aux autres quelle est la phrase qu'il avait pioché, sans dire la phrase (Merci pour l'idée Nicolas ! ;))

Réflexions recueillies :

L'autre c'est moi :

- On ne se connaît/comprend pas toujours soi-même
- On a du mal à accepter certaines parties de nous
- Je vois les autres de la manière dont j'ai envie, je vois ce qui me plaît et ce qui me rend l'autre sympathique, ou antipathique
- Égalité : on est tous égaux

- On est tous enfants de Dieu
- Pour l'autre, c'est nous l'autre

L'enfer, c'est les autres

- Difficulté à être avec les autres
- Le péché peut venir des autres
- Influence des autres
- Tous les ennuis commencent quand on sort de soi-même
- La tolérance/ l'intolérance
- Le respect

Le Christianisme est la religion de l'Autre

- Valeurs chrétiennes : tournées vers les autres
- Universalité du message+valeurs
- Esprit Saint, envoi vers les autres
- Associations caritatives chrétiennes
- Chacun a sa façon de vivre la religion chrétienne
- Quelque chose de divin nous accompagne tout le temps
- On n'est pas chrétien tout seul

Je est un autre

- Une part de découverte de soi
- Il faut aimer son prochain comme soi-même
- Voir l'étranger comme soi-même
- L'autre est un je. Un « jeu » ?

Quand on a chanté la musique de l'Autre, on ne peut plus le tuer

- Qu'est-ce qui change l'Autre en autre ?
- Apprendre à connaître
- Il a pris corps, tu ne peux plus l'éliminer ou l'éviter (juste une idée qui m'est venue quand cette expression a été utilisée, mais j'ai oublié de l'évoquer à Jafra : je trouve ça super intéressant comme expression « il a pris corps »... ca doit vous rappeler un truc, non ? ... est-ce que ca veut dire que le Christ

serait par excellence celui qui était Autre et s'est fait autre pour que nous puissions le rencontrer et que son évidence nous apparaisse enfin?)

- On est appelés à l'aimer comme son prochain, comme soi-même
- Humilité=> pour rencontrer l'autre, il faut auparavant accepter de se débarrasser de ses préjugés

DÉBAT : si quelqu'un a pris des notes je suis preneuse, je n'ai pas eu le (bon) réflexe... 😊

À la fin de la soirée : chacun recoit autant de petits papiers que le nombre de personnes présentes (- 1, bien sûr, pour les forts en maths... 😊), et chacun inscrit dessus ce qu'il a senti, apprécié ou remarqué chez l'autre, ce qui l'a étonné (dans le sens positif chez l'autre), ce qu'il souhaite à l'autre... un petit message positif. A la fin, tout le monde s'échange les papiers..... Qui les a relus depuis ? Alors ? Des réactions ? des changements ?

MERCI À TOUS POUR CETTE BELLE SOIRÉE RICHE EN ÉCHANGES ET EN DISCUSSIONS. À BIENTÔT !!!

Les textes sont ci-dessous...

Qui est l'autre ?

Celui par qui Dieu mesure
notre amour.

L'autre
L'autre

c'est celui que tu rencontres
sur ta route. Celui qui grandit, travaille, se réjouit ou pleure
à côté de toi, Celui qui aime ou qui hait à côté de toi, Celui
dont tu ne dis rien, dont tu ne penses rien, parce que tu
passes sans regarder et que tu ne l'as pas vu...

L'autre
L'autre

c'est celui avec qui
tu collabores chaque jour pour achever la création du monde.

L'autre
L'autre

c'est ton prochain,
celui que tu dois aimer de tout ton
cœur, de toutes tes forces, de toute ton âme.

L'autre
L'autre

c'est celui qui te grandit, c'est un cadeau d'amour du
Christ.

L'autre

c'est celui
par qui Dieu s'exprime,
par qui Dieu invite,
par qui Dieu enrichit,
par qui Dieu mesure notre amour,

Et qui est mon prochain ? "N'importe qui ! Cet homme qui passe et dont la figure ne me plaît guère, cet inconnu ou celui-là que je connais trop, voire l'ennemi même que j'ai envie de frapper au visage et qu'il m'est enjoint d'embrasser"-

(Daniel Rops)

Je ne peux m'aimer que si j'aime Dieu et je ne peux aimer Dieu que que si je m'aime moi-même[/u][/u]

L'autre c'est d'abord soi. Nous sommes plus souvent en intimité et en face à face avec nous-même. Parfois nous sommes en harmonie avec nous même, mais il arrive aussi qu'on soit tiraillé par son moi intérieur "l'homme peut être un ennemi pour lui-même ».

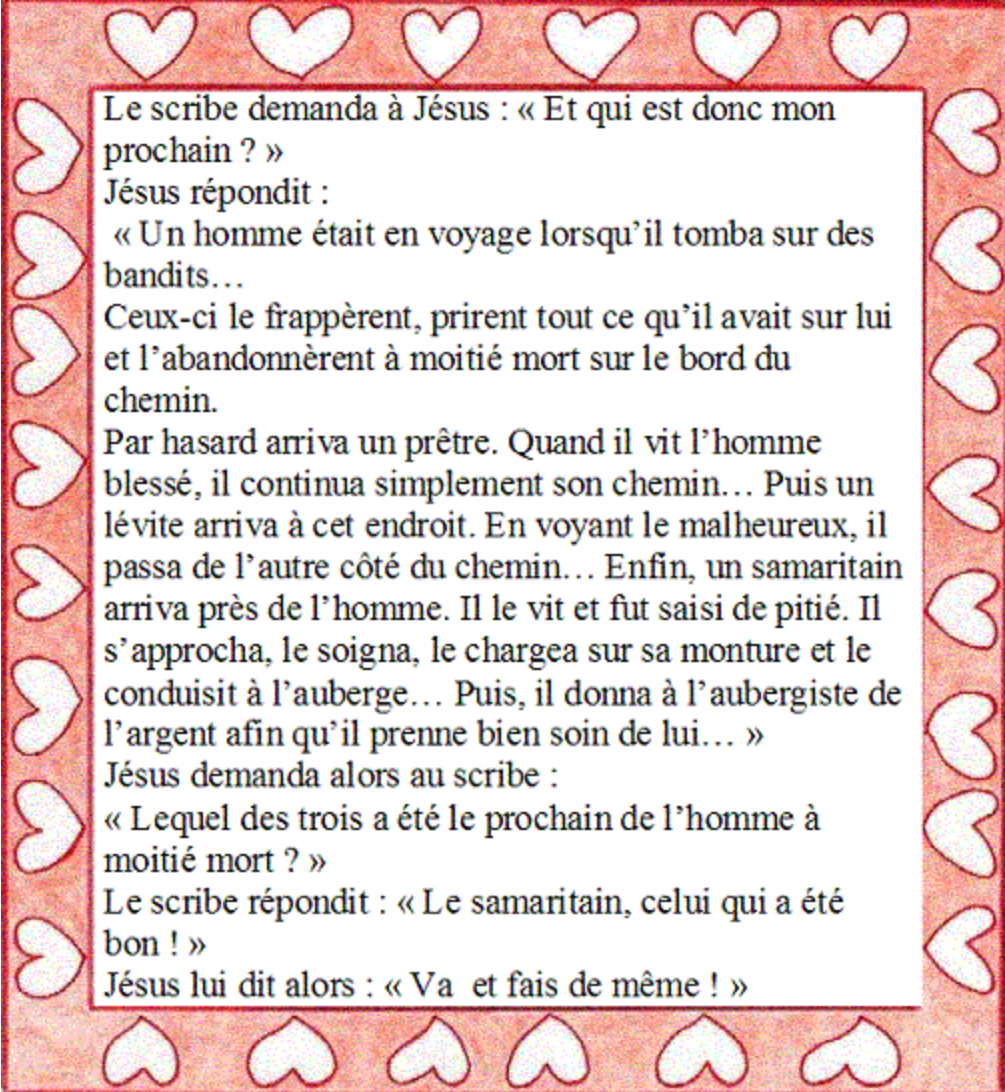
D'où l'importance d'être en accord avec soi-même, d'être en vérité, de ne pas dire une chose et faire son contraire. Et c'est là qu'intervient notre foi en Jésus, c'est bien là que nous avons tant besoin de la lumière de l'Esprit Saint, c'est dans ces moments là que nous appelons notre Père, car nous savons que seuls nous ne pourrions trouver les réponses, c'est là que l'on se fait petits et disons humblement : "parle Seigneur , ton serviteur écoute"

"L'amour du prochain est une surabondance de l'amour de soi et l'amour de Dieu pour l'homme est une surabondance que Dieu a pour lui même"

Si je ne m'aime pas, je ne peux pas aimer les autres. Alors je prie pour ceux qui sont tristes fermés qui n'arrivent plus à sourire, à rire, à s'exprimer, comme le désert aride, terre sèche , qui n'arrive plus à produire aucun fruit.

Je prie aujourd'hui pour que chaque être humain arrive à trouver la voie du bonheur près de Toi Seigneur ! car sans Toi, nous ne sommes rien, nous avons tant besoin de Toi, sans Toi pas de discernement, on est comme perdus.

Mais avec Toi, c'est l'Amour infini, la confiance, le repos calme, la quiétude, la force et la joie.



Le scribe demanda à Jésus : « Et qui est donc mon prochain ? »

Jésus répondit :

« Un homme était en voyage lorsqu'il tomba sur des bandits...

Ceux-ci le frappèrent, prirent tout ce qu'il avait sur lui et l'abandonnèrent à moitié mort sur le bord du chemin.

Par hasard arriva un prêtre. Quand il vit l'homme blessé, il continua simplement son chemin... Puis un lévite arriva à cet endroit. En voyant le malheureux, il passa de l'autre côté du chemin... Enfin, un samaritain arriva près de l'homme. Il le vit et fut saisi de pitié. Il s'approcha, le soigna, le chargea sur sa monture et le conduisit à l'auberge... Puis, il donna à l'aubergiste de l'argent afin qu'il prenne bien soin de lui... »

Jésus demanda alors au scribe :

« Lequel des trois a été le prochain de l'homme à moitié mort ? »

Le scribe répondit : « Le samaritain, celui qui a été bon ! »

Jésus lui dit alors : « Va et fais de même ! »

Seigneur, Tu étais pauvre, malade, prisonnier, nu, affamé, triste dans la plus petite de tes créatures humaines : j'ai bien compris ce passage de ton Évangile. Par hasard, ne serais-tu pas aussi laitier, vendeur, commis, voisin, chauffeur, mécanicien, professeur, coiffeuse, médecin, N'IMPORTE QUI dans le monde ? Fais que je te reconnaisse dans tous ceux que je rencontrerai aujourd'hui. Amen

Aimer mon prochain, c'est aimer tous ceux qui passent sur le chemin de ma vie et qui ont besoin de mon aide... et que je peux aider (on ne peut aider tout le monde... nous n'avons pas toutes les qualités pour cela; mais nous pouvons orienter vers une autre personne).

Mon prochain peut donc être un ami, un ennemi, une étrangère, un enfant, un vieillard, une pauvre,... Comme si l'Eternel prenait au hasard une personne dans le flot de l'humanité et la déposait sur notre chemin - le hasard ne tient pas compte de l'âge, du sexe, de la couleur de la peau, de la RELIGION, du pays, du milieu,...

Essayons de ne pas oublier qu'aimer, c'est agir pour le bonheur de l'autre... Il est facile de dire "je t'aime" ; il est beaucoup plus difficile de poser des actes d'amour, car l'amour nous entraîne très loin... Il nous amène à nous oublier nous-mêmes, à être tout entier tendu vers l'autre, à dépenser, pour lui, largement, sans compter, sans regarder ce qu'il va nous en coûter (en temps, en argent, en fatigue, en écoute, en larmes, en nuits blanches,...).

Un petit peu de psycho en passant pour ceux que ca intéresse... (on ne se refait pas... ;))

L'existence de l'inconscient, la nature plurielle et contradictoire du moi, le processus complexe par lequel le moi se constitue dès l'enfance sont, pour la psychanalyse freudienne, les principaux obstacles à une connaissance objective de nous-même. En effet, notre moi conscient occupe une surface bien moindre : il n'est que la pointe émergée de l'iceberg.

On peut définir l'inconscient comme un autre en nous, une autre scène où nous refoulons tous les désirs et les pensées qui nous dérangent, qui altèrent l'image que nous avons de nous, ou que nous voulons montrer aux autres. Or, généralement, ce sont les souhaits et les pulsions définissant le mieux notre être authentique que nous allons enfouir. Ainsi, une éducation trop autoritaire peut inciter un individu à refouler systématiquement toute pensée hostile ou agressive. Sa perception de lui-même en sera faussée : il se verra en être doux et pacifique parce que sa violence est contenue. L'exigence d'être moralement irréprochable risque aussi de nous persuader, en cas de conflit avec autrui, que nous sommes systématiquement l'offensé, la victime. Car un tel idéal empêche de se voir dans le rôle de l'agresseur. Le refoulement des idées dérangeantes agit avec autant d'efficacité qu'un aspirateur mental. Une fois refoulés, les éléments inacceptables cessent immédiatement d'exister pour le moi conscient. D'une certaine façon, nous sommes condamnés à nous méconnaître et à nous tromper sur nous-même. Même après une vie de psychanalyse, des pans entiers de notre être continueraient à nous échapper.

Pourtant, les désirs chassés de notre conscience ne sont pas définitivement éliminés. Travestis, ils resurgissent dans nos rêves, dans nos lapsus, dans nos symptômes. Et ne deviennent compréhensibles que grâce à un travail sur soi qui permettra de les interpréter. Les rendre accessibles est d'ailleurs tout l'enjeu de la psychanalyse et de la psychothérapie d'inspiration analytique. Qui suis-je ? Qui est ce "je" si difficile à cerner ? Nous imaginons notre moi comme une totalité unifiée. Il n'en est rien. La psychanalyse freudienne nous invite plutôt à le voir comme un gros oignon, constitué de couches superposées, chacune représentant une partie de notre moi, susceptible de s'opposer à une autre qui nourrit des aspirations tout à fait contraires. Ne subissons-nous pas tous, d'ailleurs, des conflits psychiques. Un exemple : je me retrouve brutalement au chômage. L'ANPE me propose un emploi, moins agréable et moins bien rémunéré que celui que j'ai perdu.

Une partie de moi voudrait accepter : « Tu as expressément besoin de gagner ta vie, saute sur l'occasion. » Tandis qu'une autre s'insurge : « Avec tes diplômes et ton expérience, tu mérites mille fois mieux. »

En fait, notre esprit abrite plusieurs "individus", rarement d'accord les uns avec les autres. Si nous réussissons, malgré tout, à donner une image de cohérence, c'est parce que les différentes facettes de notre moi acceptent de ne pas toutes parler en même temps. Lorsque cette règle, qui garantit la santé mentale, disparaît, surgit une pathologie que les psychiatres appellent le "syndrome de la personnalité multiple". Ainsi, le cas de Sybil, aujourd'hui guérie : un jour elle se présentait comme une femme violente, vulgaire, haïssant les enfants ; le lendemain elle se transformait en petite fille suçant son pouce ; le surlendemain elle devenait une vamp aguichante... L'enfant qu'elle avait été autrefois, la séductrice qu'elle souhaitait incarner, la femme sans scrupule qu'elle avait toujours rêvé d'être...

Tous ces personnages logés dans son inconscient s'étaient mis à vivre réellement et à parler en leur nom. Dans cette pathologie, l'individu passe d'une facette à l'autre de son moi à la vitesse de l'éclair. En dépit de sa gravité, cette névrose ne fait qu'amplifier à l'extrême le comportement des gens normaux. Nous ne sommes pas radicalement différents de Sybil, lorsque, après une journée de travail passée à se comporter en salarié consciencieux, nous nous transformons, le soir, en séducteur - séductrice - pour plaire à notre partenaire.

Ce phénomène "schizo" s'explique par la construction originelle du moi. Le psychisme du jeune enfant est une terre vierge : pour se doter d'un moi, être aimé de ceux qu'il admire et pour s'appropriier un peu des qualités qu'il leur suppose, il intègre, incorpore, les particularités, les traits de caractère de son entourage. Ce processus, très actif dans l'enfance et l'adolescence, se poursuit tout au long de la vie. Paradoxalement, "je" est un autre. Avoir un moi, c'est absorber l'altérité en nous. Quand je parle, c'est souvent papa, maman et la foule des modèles adoptés qui s'expriment par ma bouche. Ma façon d'être au monde - extraverti, pensif, timide, propre à rien, dissimulateur... - découle presque directement des adjectifs que mon entourage précoce m'a attribués.

Ce que j'appelle mon moi est une brocante de mots, de désirs, de valeurs, d'images piochées çà et là. Pourtant, si le moi est multiple, et que notre inconscient nous empêche de nous connaître totalement, il existe quand même une petite entité que l'on peut appeler notre être véritable. Il se tient dans les désirs, les pensées, qui échappent à notre conscience. En fait, selon les freudiens, c'est quand je m'oublie,

quand je renonce à maîtriser totalement mes actes et mes paroles, que le vrai "je" émerge. Il n'apparaît donc que sporadiquement, lorsque s'ouvre l'inconscient. Le reste du temps, je me promène, d'image de moi en image de moi : je me raconte des histoires, tristes ou gaies, sur ce que je suis, sur ce que je voudrais être. Nous prétendons tous vouloir savoir qui nous sommes. Il n'est pas sûr du tout que nous le voulions vraiment, nous dit la psychanalyse.

Et un peu de philo en passant, pour ceux que ca intéresse, toujours... (eh bah non, décidément, on ne se refait pas... ;) Et puis ca va rappeler des bons (?) souvenirs à certains...

Faut-il aimer son prochain ?

La formule interroge l'opportunité de la sollicitude envers autrui. Ce qui semble d'emblée mis en question c'est le devoir de charité. Doit-on ou non être charitable ? N'y a-t-il pas des effets pervers à cette sollicitude ?

Paradoxalement ne faut-il pas mieux s'en abstenir pour notre bien comme pour celui d' autrui ?

(On pressent une critique de la pitié : la pitié est déprimante pour celui qui compatit : il y perd ses forces. Elle est condescendante envers celui qui est désigné ainsi comme pitoyable; de plus, elle est inefficace : elle ne modifie pas activement la misère de l'autre. Voir Alain, Propos sur le bonheur, 5 octobre 1909)

Alors quelle attitude substituer à la compassion envers le prochain?

(On se souviendra de la critique de la morale de l'amour du prochain effectuée par Nietzsche qui préfère « l'amour du lointain », la recherche du rival qui me porte à actualiser de nouvelles puissances par une saine émulation: " soyons au moins ennemis mes amis ")

Analyse du sujet à la loupe



(Première question nécessaire pour circonscrire le sens de la formule)

Qui est le « prochain » ?

tout homme est « le prochain » et non mes « proches » au sens de parents, amis (« les miens »). Cette étrangeté du prochain, son anonymat, est ce qui rend le devoir de sollicitude étonnant, paradoxal, hasardeux...

Ainsi, Roland Topor ayant fait l'expérience dans sa prime enfance de la persécution (rafle du vel'd'hiv) en garda une paranoïa aiguë qu'il fonde en lucidité : pour lui « **un optimiste est un pessimiste de mal informé** ... être paranoïaque c'est la moindre des choses, c'est être lucide, au courant des dangers... la vie est un jeu de massacre. »

Machiavel et Hobbes avaient enseigné la même méfiance fondamentale.



***« son » prochain :**

Qu'est-ce qui l'attribue comme « mien » ? Qu'est-ce qui fait que je pense cet autre, anonyme comme « mon » prochain ? Ne faut-il pas déjà l'aimer pour le reconnaître comme tel ? Ne faut-il pas lui avoir reconnu une proximité avec moi pour l'appeler « mon prochain »

On peut penser deux logiques :

-dans la première « ce qui se ressemble s'assemble » : une proximité objective déclenche le sentiment d'appartenance (proximité objective qu'il faudra déterminer puisque le prochain n'est ni le parent ni l'ami)

-dans la seconde, autrui est mon fardeau. C'est « ma » responsabilité envers l'autre qui s'exprime dans la désignation « mon prochain » ; c'est « mon » prochain parce que c'est « ma » responsabilité.



Faut-il « aimer »...

l'amour qui est de l'ordre du sentiment peut-il être l'objet d'un commandement ? En tant que mouvement irrépressible, il semble bien que non. La réflexion « faut-il aimer » serait toujours seconde et comme impuissante, à moins qu'il ne faille rechercher une forme de sentiment qui puisse faire l'objet d'un commandement, d'un conseil, d'une orientation. Kant et Lévinas distinguent différents types d'amour dont l'un est sans éros (bienveillance, bienfaisance)

« Faut-il »

De quel type de devoir s'agit-il?

- **Un impératif catégorique** c'est-à-dire qui commande d'absolument

(chez Kant cet impératif se déduit de notre statut d'être rationnel : c'est un devoir pour tout être doué de raison d'agir sans se contredire c'est-à-dire selon une maxime qui soit universalisable sans contradiction. L'amour du prochain n'est qu'une formulation particulière de notre devoir de respect de l'humanité en nous-mêmes comme en tout autre)

Mais s'il faut aimer tous les hommes, honorer la raison en chacun et se soumettre à l'impératif d'universalité, comment trancher lorsque certaines circonstances demandent de prendre position pour les uns contre les autres ? Charles Péguy : « les Kantiens ont les mains propres parce qu'ils n'ont pas de mains »

-**Un impératif hypothétique** qui commande sous la présupposition d'une fin différente (auquel cas « l'amour du prochain » est un moyen en vue d'autres choses... Quelques types d'intérêt, de conséquences positives attendons-nous de l'amour du prochain? Est-ce une bonne stratégie?

Mais on aura compris que si l'amour du prochain se déduit d'une stratégie intéressée, il sera toujours conditionnel, relatif, circonstanciel.



Dernier conseil :

Sachons entendre l'inquiétude de la formule : il y a un combat interne en celui qui s'interroge « faut-il aimer son prochain ? » L'idéalisme et le réalisme font rage en lui.

Nous oscillons toujours entre les relents de défiance et les élans de générosité. **Jamais nous ne pouvons nous résigner à désespérer de l'autre parce qu'en tant qu'être social chacun a besoin des autres (besoin d'aimé et d'être aimé, d'être reconnu). Mais jamais nous ne pouvons oublier absolument nos réserves et notre défiance puisque chacun de nous est aussi essentiellement un être attaché à sa propre conservation et à celle de ses proches.**

PLAN SYNTHETIQUE

I) Comment la défiance initiale envers autrui doit-elle être dépassée dans une stratégie de l'intérêt personnel bien compris.

- Hobbes : la méfiance enclenche la violence et la guerre de tous contre tous.

-l'analyse de la pitié intéressée par *La Rochefoucauld* avec en complément les analyses de Rousseau.

Transition

Quand l'amour du prochain est intéressé, il n'est pas un devoir absolu mais toujours circonstancié; ne peut-on pourtant y voir un devoir inconditionnel?

II) La thèse kantienne

-le règne des fins comme devoir fondé en raison (l'amour du prochain n'en est qu'une traduction)

-ce qu'il faut entendre par amour en ce sens.

Transition

L'amour du prochain tel que Kant le recommande reste formel (prisonnier de la revendication d'universalité) il ne fonctionne pas comme protection efficace du prochain dans sa particularité. Que serait une attitude de véritable amour envers l'autre ici et maintenant ?

III) L'amour de l'absolument autre ; acceptation de l'étrangeté loin des logiques rassurantes de l'assimilation.

-Lévinas : la responsabilité pour autrui, indissociable de ma condition de sujet.

- Nietzsche : la critique de l'amour du prochain et l'enseignement d'un autre amour, pour le « lointain »

Introduction (exemple)

" Tu honoreras le seigneur ton dieu et tu aimeras ton prochain comme toi-même "
Ce devoir évangélique est-il rationnel et compatible avec les intérêts de chacun ?

Après avoir pointé les limites du réflexe de prudence et de crainte qui font envisager celui qui s'approche à la lumière du mal qu'il peut nous faire, nous nous demanderons sur quoi le devoir d'aimer son prochain peut fonder sa prétention à nous commander ? Est-ce sur l'égoïsme et l'intérêt bien compris ? Est-ce sur la raison universelle ? Où faut-il soupçonner entre ces deux voies des collusions et se méfier de la morale du prochain communément admise ? Notre amour du prochain n'est-il pas souvent le revers d'une haine du lointain ?

Développement



Faut-il aimer son prochain ? Ne faut-il pas plutôt craindre celui qu'on ne connaît pas, qui n'est pas des nôtres et qui s'approche dans l'anonymat. Ami ou ennemi, nul ne le sait encore. La signification débonnaire de « prochain » ne doit pas occulter que celui qui s'approche est un inconnu. Accueillir l'autre comme mon prochain est déjà prendre position, enclencher une hospitalité qu'il n'est pas sans risques.

Hobbes comme Machiavel recommande la méfiance. Quand aucune force supérieure n'assure les conditions de la sécurité commune, chaque particulier doit être sur ces égards puisque rien ne nous assure de l'intention inoffensive de celui qui s'approche, bien plus, dans un état sans loi, sans police (ou bien aux heures tardives où tout lieu prend une allure d'état de nature), chacun est convaincu que l'autre peut tout puisque chacun peut aller jusqu'au bout de sa force et convertir ce maximum de liberté pour lui en contrainte et humiliation totale pour l'autre (les violences des guerres civiles l'attestent s'il était besoin).

La conscience de l'absolue liberté en chacun couplée à l'évidence que j'inspire à l'autre autant de crainte qu'il m'en inspire, produit un état de méfiance explosive qui s'enflamme au moindre geste trop brusque. La crainte de la violence du prochain provoque cette violence. L'attitude de méfiance, aussi prudente soit-elle en apparence, débouche donc sur une impasse. Il faut tempérer sa méfiance par des gestes qui désamorcent l'angoisse de la violence réciproque. Dans l'intérêt même de la conservation de soi, il semble bien qu'il faille dépasser cette attitude de méfiance absolue envers celui qui approche. Il ne faut pas

envisager seulement l'autre à la lumière du mal qu'il peut nous faire mais aussi à la lumière du bien qui peut résulter de cette rencontre pour nous deux C'est là le sens de la parabole du bon samaritain, Luc 10 : 27-37.

A l'inverse de cette logique de la crainte la morale du bon samaritain enseigne de regarder tout autre comme un sauveur, un collaborateur, un adjuvant possible ; en ce sens on pourrait dire que le cœur de notre amour du prochain est encore égoïste, c'est le souci de nous-mêmes qui commande d'aimer notre prochain dans un espoir de réciprocité.

La Rochefoucauld , *janséniste*) n'avait pas manqué de critiquer cette pitié calculée qui n'est en fait qu'une feinte supplémentaire de l'amour de soi. Dans la *Maxime* 264, il précise :

" la pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont à proprement parler des biens que nous nous faisons en nous-mêmes par avance."

Si le motif de l'amour du prochain n'est pas l'amour du prochain pour lui-même, mais mon intérêt personnel, il risque d'être étouffé par des stratégies qui montreront mon intérêt mieux assuré

-par le retrait dans l'indifférence (« Chacun pour soi, et Dieu (le destin) pour tous ! »)

- quand ce n'est pas la perte de l'autre pour mon propre profit.

Ainsi Kant dans *la critique de la raison pratique* signale-t-il qu'il est illusoire d'espérer fonder des règles de morale collectives et stables sur le désir du bonheur individuel : si chacun admet que l'essentiel est d'assurer son bonheur personnel, nul ne pourra dénoncer le caractère scandaleux du faux ami qui avouera l'avoir traîné dans la boue et faussement accusé pour assurer sa propre promotion.

De plus, lorsqu'on aime son prochain seulement en espérant y trouver quelques avantages, la lucidité sociale enseigne rapidement à faire la différence entre les relations utiles (à choyer pour son intérêt) et les pauvres hères inutiles.

Dans le *discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau lui-même avait montré comment la sophistication de la raison et du calcul mondain étouffait finalement la pitié naturelle que tout être sensible éprouve d'abord à la vision d'un autre être souffrant. L'amour-propre étouffe la pitié naturelle et lui substitue la ruse intéressée, cette pitié calculée dont parle La Rochefoucauld.



Transition vers la seconde partie:

Le devoir d'aimer son prochain ne se déduit qu'hypothétiquement de l'amour de soi. On trouvera mille circonstances où l'intérêt immédiat sera de nuire au prochain. Si on veut sortir de la relativité des circonstances et trouver des arguments qui font de l'amour du prochain un devoir absolu, il faut aller chercher ailleurs que dans intérêt personnel son fondement.

Au XVIIIe siècle Kant est le penseur qui a prétendu fonder en raison tous les commandements évangéliques, de sorte qu'ils ne s'imposent plus à nous de l'extérieur (par la vertu d'une autorité supérieure) mais qu'ils se déduisent de l'exercice naturel de la raison.

Chaque homme en tant qu'il est doué de raison est tenu d'agir conformément à la raison qu'il porte en lui ; il est tenu d'être cohérent dans ses actions afin de ne pas contredire son statut d'être rationnel. Il est donc tenu par son statut d'être rationnel de ne pas entreprendre des actions incompatibles avec leur universalisation.

Ainsi Kant montre -t-il que le commandement " tu ne mentiras pas " loin d'être arbitraire, est fondé en raison, car si tout le monde mentait tout le temps, la parole de chacun aurait perdu pour les autres toute crédibilité; il ne serait plus possible d'être cru par personne et donc il ne serait plus possible de tromper personne. La maxime selon laquelle je décide de mentir à chaque fois que cela m'arrange ne peut être universalisée sans contradiction. Au contraire son universalisation ruine ses conditions de possibilité. On peut établir la même analyse quant au vol : personne ne produirait plus rien si tout le monde volait tout le temps.

Le mal est donc dans la revendication d'exception; le mal est à chaque fois dans le fait de s'autoriser une conduite qui n'est possible que précisément parce que les autres s'en abstiennent.

Revenant à l'amour du prochain Kant montre que c'est un véritable devoir rationnel. C'est une question de cohérence. Tous les hommes sont mes semblables en ce que, comme moi, ils portent en eux le germe de la raison. En ce sens, tous les hommes sont comme moi destinés à actualiser cette faculté, à la porter à la plus haute réalisation d'elle-même en ne se conduisant pas seulement comme des animaux rusés et attachés à des intérêts sensibles mais comme des êtres raisonnables composant avec les autres le règne des fins (ce règne où chacun sera reconnu et respecté comme fin en soi et non plus instrumentalisé comme moyen pour et par l'égoïsme d'un autre).

La réalisation du règne des fins est un devoir rationnel (*les Fondements de la métaphysique des mœurs*, deuxième section). L'amour du prochain n'en est qu'une traduction. : « Agis toujours de façon à traiter l'humanité, en ta personne que dans celle d'autrui, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. » Aimer mon prochain c'est le respecter comme personne, c'est respecter en lui l'*autonomie* que j'éprouve en moi et c'est donc m'interdire de l'utiliser comme un simple moyen.

Kant ajoute qu'il ne faut pas *se méprendre sur le terme d'amour* dans l'expression « aimer son prochain » En tant que *pulsion érotique*, l'amour ne saurait faire l'objet d'un commandement : c'est un mouvement irrationnel et hermétique aux conseils de la raison. Pour que la formule « aimer son prochain » ait le sens d'un devoir, il faut donc l'entendre comme une bienveillance volontaire qui ne doit pas d'ailleurs se contenter de souhaiter le bonheur des autres (ce qui ne coûte rien !) mais qui doit se transformer en bienfaisance active, en contributions et aides efficaces.

Kant va plus loin. Il faut commencer par prendre soin des autres pour les aimer ensuite. L'amour du prochain apparaît comme une *disposition acquise*, un effet du dévouement.

L'autre est-il d'emblée aimable ? Est-il digne d'être aimé ? En tant qu'il porte avec la raison les germes de l'*autonomie*, sans doute. Dans sa réalité empirique en revanche, Kant sent bien tout ce qui peut rebuter dans l'autre. Mais il ajoute que la

misère et la détresse sont de *sérieuses tentations* d'enfreindre la loi morale. Kant fera donc un devoir aux riches de soulager les pauvres afin de rendre l'effectuation de la loi morale plus aisée pour ces derniers. Soulager les miséreux est un devoir moral qui prend comme fin moins le bonheur des miséreux que la morale en eux et en général.

Ainsi aimer notre prochain pour Kant, c'est aimer l'humanité en lui et sa destination morale, aimer la raison qui fait de lui notre semblable et nous appelle, lui comme moi, à coexister sous la loi de la réciprocité qui organise le règne des fins.

Celui qui souhaite pouvoir être secouru alors que lui-même ne secourt pas ceux qui sont dans le besoin, rompt cette loi de réciprocité. La maxime de son action fondée sur son seul intérêt personnel est contradictoire. Agissant d'après une maxime qui n'est pas universalisable, il est *moralement condamnable*.

La règle de l'universalisation des conduites comme pierre de touche de la morale assure à l'amour du prochain le statut d'un devoir inconditionné. Mais un exemple fourni par Kant lui-même montre qu'elle ne garantit pas une véritable protection du particulier.

Kant soutient que nous sommes absolument tenus par la raison d'agir suivant une maxime qui soit universalisable sans contradiction quelles que soient les conséquences matérielles. La règle de la morale rationnelle est «**fais ce que dois, advienne que pourra** ». Dès lors Kant n'hésite pas à affirmer que le devoir de vérité envers autrui est inconditionnel : qu'un tyran (ou ses sbires) m'interroge, il faudra révéler la cachette de l'honnête homme que je connais même s'il doit lui en coûter la vie... On pourra penser que « l'amour du prochain » chez Kant, est plus l'amour de la morale et de l'idée d'humanité en tous, plutôt que l'amour effectif de l'autre dans sa particularité sensible.

Remarquons que cette incapacité à protéger l'autre ici et maintenant n'est qu'une conséquence logique d'un parti pris kantien. Kant se méfie des réactions sensibles à cause de leur contingence (l'être le plus sensible peut parfois réagir froidement, la sensibilité n'est pas fiable). Kant veut loger dans la raison -et non plus dans la sensibilité- le ressort du devoir moral mais par là même, il ne peut fonder que le devoir de respecter tous les hommes et la Raison en chacun d'eux. L'analyse loupe le particulier (individu particularisé par son inscription dans le monde) parce que le singulier n'est pensé qu'à travers l'universel.

Benjamin Constant revenant sur l'œuvre de Kant se récrie: "**on ne doit la vérité qu'à ceux qui sont dignes de Vérité**". Il faut distinguer parmi les autres qui est le prochain à sauver des manipulations instrumentales et autres perversités. Le devoir de justice est de trancher : « aimer son prochain » c'est le protéger contre ceux qui nient son droit à l'existence et son humanité en le persécutant.

Et qui est mon prochain ?

P. RAPHAËL CLEMENT, C.O.

Dt 30, 10-14 - Ps 18 - Col 1, 15-20 - Lc 10, 25-37

Esprit & Vie n° 173 - Juin 2007 - 1^{re} quinzaine, p. 36-37.

Le docteur de la Loi qui pose cette question au Christ semble vouloir, une fois de plus, le mettre à l'épreuve. La réponse est simple et cinglante : le prochain est celui qui se rend le prochain de tout homme. *De qui es-tu le prochain ?* semble devenir l'unique sortie vers le haut d'une controverse piégée où les contradicteurs de Jésus voulaient l'enfermer.

« Que faut-il faire ? »

Mais revenons d'abord sur l'ensemble de la péricope de ce jour : un docteur de la Loi s'avance devant Jésus. Il le questionne sur la vie éternelle, ou plutôt sur la conduite à tenir pour avoir la vie éternelle. La question n'est pas banale. Le pape Jean-Paul II l'avait abondamment commentée dans son encyclique *Veritatis splendor*, comme question morale par excellence : au-delà de la controverse, la question de notre docteur de la Loi révèle l'inquiétude humaine de fond au sujet de la moralité de l'action. Or, Jésus le renvoie à l'enseignement commun : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » La barre est déjà mise relativement haut ! Ou plutôt la règle des commandements est suffisamment simplifiée pour être ainsi résumée. Les autres synoptiques parlent d'une question concernant le plus grand des commandements, question à nouveau piégée parce qu'elle supposerait une hiérarchie dans l'architecture des 613 commandements développés par le mouvement pharisien.

Notre docteur-contradictor semble de lui-même rejoindre l'enseignement du Christ. Et pourtant, cette conclusion ne rassasie pas son appétit théologique ou sa soif de controverse : *mais qui est mon prochain ?* Étonnement des assistants. Va-t-il arriver à mettre en défaut ce Jésus dont beaucoup suivent l'enseignement ?

L'exemple du bon Samaritain

Alors, la bouche de Jésus s'ouvre et nous livre cette parabole dont il semble apparemment absent. Un homme à demi-mort sur la route de Jérusalem à Jérico. Un prêtre passe sans s'arrêter, un lévite passe sans s'arrêter. Un Samaritain

passé, s'arrête, pansé les plaies de cet homme, l'emmène dans une auberge où il sera soigné. Le voilà le prochain : ce Samaritain qui a été saisi de pitié jusqu'aux entrailles. Le voilà le prochain : cet homme qui s'arrête, se penche vers l'homme à demi-mort. Le prochain, c'est donc tout homme qui peut être profondément touché par la souffrance de ceux qu'il rencontre, qui le leur montre. Être un prochain, c'est donc s'approcher.

L'enseignement de la parabole est pour ce docteur de la Loi à qui Jésus veut répondre. Mais cet enseignement traverse les siècles et reste d'une actualité percutante. Comme le dit le Christ à la synagogue de Nazareth, c'est pour vous que cette Parole s'accomplit aujourd'hui. Le Christ est le prochain qui s'approche d'une humanité à demi-morte au bord du chemin. Saisi d'une charité qui le remue jusqu'aux entrailles, il la prend sur lui pour l'amener, pour panser ses plaies à l'aide de l'huile et du vin des sacrements, avant de le confier à l'auberge de l'Église. L'allégorie des Pères de l'Église commente à souhait cette identification du Christ au bon Samaritain.

Le Christ est le bon Samaritain qu'il faut imiter

Pourtant, la dernière réplique du Christ au docteur de la Loi doit également traverser les siècles pour percer ce que notre cœur peut avoir de frileux : « Va, et toi aussi fais de même. » Reconnaissons qu'il ne nous est pas si facile d'être un prochain, de nous approcher comme le Samaritain de l'Évangile. Notons qu'il agit sans intérêt, ni calcul. Il ne fait pas remarquer la grandeur de son geste. Et surtout il est pris de pitié.

C'est cette dernière phrase qui doit éveiller notre cœur rempli de tiédeur et de torpeur. « Il fut saisi de pitié. » Cette expression revient plusieurs fois dans les Évangiles et, hormis ici, elle concerne toujours la personne du Christ. C'est le Christ qui est littéralement remué jusqu'aux entrailles par les foules sans berger, par les aveugles ou les lépreux qui viennent à lui. Il lui tarde que le salut soit donné. Il lui tarde de déployer son œuvre de miséricorde. C'est pour cela qu'il s'est approché de l'humanité, qu'il s'est fait le Dieu ami, proche des hommes.

Tu veux être le prochain de tout homme ? Regarde d'abord comment le Christ s'est fait ton prochain. Regarde d'abord comment il t'a relevé. Laisse-toi être confondu d'être le destinataire d'une telle miséricorde. Alors tu pourras être vraiment saisi de pitié pour ceux de qui tu t'approches. Ton cœur sera rempli de l'amour débordant pour l'humanité. Tes mains seront vraiment celles du bon Samaritain. *Va et toi aussi fais de même.*